

Saint Père !—Que peut vous envoyer, ô Saint Père, une pauvre servante ? Bien peu. Que ce peu vous soit donc agréable !”

Voici ce que dit le *Correspondant* de Paris, 13 mai, en rendant compte du volume intitulé : “*Le Canada et les Zouaves Pontificaux*.” “Nous avons sous les yeux le rapport officiel et détaillé de tout ce qui a été fait à cette occasion (l’organisation du bataillon des zouaves canadiens) par nos compatriotes d’au-delà de l’Atlantique. (*Le Canada et les Zouaves Pontificaux*, Montréal 1868.) Ce rapport est un document du plus grand intérêt. Nous n’admirons pas seulement la profondeur du sentiment catholique que respirent toutes ces pages : ce qui nous frappe le plus c’est l’énergie qu’elles accusent. Quelle vitalité a conservé là notre vieux sang et qu’il y a loin de notre mollesse à cette vigueur..... Tout ici rappelle la France d’il y a deux siècles, la France où la religion était l’âme de tout et ne restait étrangère à rien. Comme autrefois chez nous, les évêques, en Canada, ont l’initiative de tout ce qui se fait de grand, où du moins rien de grand ne se fait sans eux.

“Cette création du bataillon canadien en est une preuve : elle leur appartient en commun avec les fidèles. C’est un évêque, Mgr. de Montréal, qui en a le premier émis l’idée, et, quand après trois mois d’une activité sans relâche, les généreux défenseurs de la cause pontificale ont été prêts, c’est un évêque encore, Mgr. d’Anthédon, qui, au milieu d’une splendide solennité religieuse, est allé les bénir et leur faire, au nom du pays, les adieux du départ. Nous remercions les éditeurs des *actes de l’œuvre des zouaves canadiens*, de nous avoir donné tout entier le discours que devait prononcer le prélat et que la fatigue l’a forcé d’abréger : c’est plus qu’une allocution de circonstance, c’est une œuvre oratoire qui honore l’église du Canada et qui ajoute singulièrement à l’intérêt du rapport que nous signalons.”

Nous avons eu cette année un temps magnifique pour faire la procession solennelle de la Fête-Dieu. Jésus-Christ s’est plu à sortir de ses tabernacles sacrés et à parcourir, comme il faisait autrefois dans la Judée, les rues de nos villages encombrées d’une foule pieuse, avide de le contempler et de chanter ses louanges. Pour ne parler que de ce qui s’est fait à Ste. Anne, la procession a été très-belle. Quoiqu’on eût pu désirer un peu davantage pour les décorations extérieures, tout cependant était fort convenable. Mais quant à ce qui fait la véritable beauté d’une procession de la Fête-Dieu, rien ne manquait : grand nombre de bannières déployées, communautes de jeunes filles et de jeunes gens marchant dans un ordre parfait et avec une attitude des plus pieuses, foule recueillie, chants d’Eglise exécutés avec âme, reposoirs bien ornés, troupe de fleuristes et de thuriféraires prodiguant à l’envi les fleurs et l’encens au Dieu caché sous les voiles eucharistiques. Le corps de musique des élèves du Collège précédait le Saint-Sacrement et faisait entendre par intervalle les plus harmonieux accords de la musique sacrée. Jésus, vous n’en saurions douter, a été content, et ses bénédictions se sont répandues abondantes sur son passage.

#### Plantation des arbres fruitiers

##### Suite et fin.

Tout ce que j’ai dit des précautions à prendre pour arracher et transplanter les jeunes arbres forestiers, s’applique avec autant de raison et d’intérêt aux jeunes arbres fruitiers ; toutefois, en se rappelant que la distance entre ceux-ci doit être bien plus grande, surtout entre les poiriers, les pommiers et les pêchers. Pour l’accroissement et la maturité de leurs fruits ;

il faut que l’air atmosphérique et les rayons du soleil aient entre eux un espace suffisant pour pouvoir circuler facilement entre leurs fruits et leur feuillage. Mais ici, je ne puis mieux faire que de renvoyer le lecteur à l’excellent traité sur la culture des arbres par M. l’abbé Provancher qui a su donner à ce sujet un soin et un intérêt pratique d’une grande portée. Il est à désirer qu’on prenne le moyen de l’utiliser partout dans le pays.

Le produit d’une culture générale des arbres fruitiers serait une ressource alimentaire de plus dans le pays, comme elle l’est dans les Etats-Unis, et, abondante autant qu’agréable et saine, elle serait un article de commerce profitable qui n’existe pas encore parmi nous, au degré où il serait praticable, nonobstant la rigueur du climat. Le succès généralement obtenu, comme il pourrait l’être, serait de nature à indemniser amplement les cultivateurs de leurs peines et de leurs soins assidus. Mais, pour obtenir ce résultat avantageux, il faut que cette culture soit systématique et régulière. Il faut qu’en toutes choses, elle soit conduite d’après les principes reconnus de l’art. Or, l’on peut en acquérir la connaissance dans nos écoles agricoles, surtout dans celle du Collège de Ste. Anne de la Pocatière, et la pratique sur les fermes-modèles que l’intérêt du pays voudrait voir se multiplier.

Nos anciennes pommes de Montréal, disons : les grises, les bourassas, les fameuses, les calvines et les St-Laurent, qui disparaissent par la destruction des antiques vergers de Montréal, pour faire place aux nombreuses bâtisses qu’on y érige, étaient fort appréciées autrefois, et recherchées par l’étranger à cause de leurs excellentes qualités, surtout les premières, parce qu’on les transporte avec facilité et qu’on les conserve longtemps de même. Elles ont été un article de commerce profitable, et elles pourraient l’être encore en peu d’années. Touto l’île de Montréal, et généralement l’île Jésus, ont chacune un sol très-propice à la culture du pommier et du poirier, et leurs habitants pourraient facilement y avoir recours avec avantage.

Puis, les prunes de l’île d’Orléans, pourraient être multipliées par la culture et devenir un article de commerce plus considérable qu’il n’est aujourd’hui. Leur consommation pouvant être retardée à volonté, il est facile de les transporter en pays étrangers, et d’en étendre ainsi le commerce en proportion de leur quantité offerte sur le marché. On les fait sécher ou on les confie pour l’usage. Dans tous les cas, c’est un comestible fort agréable.

Toute la Côte-Beaupré et les environs de Québec offrent un sol très-propice à la culture du pommier-franc. Déjà cette côte compte beaucoup de pommiers-sauvageons. La Pointe-Lévis nous a donné la pomme *bourassa*, précieuse production qui porte le nom de l’homme patient qui, à force de renouveler ses greffes l’a obtenue comme fruit exceptionnel de sa persévérante industrie.

Cette pomme à bleuâtre mousse, qui est un peu de la forme et de la nature du *coing*, était autrefois cultivée sur une grande échelle à Montréal. Elle était très-recherchée à cause de ses qualités spéciales, mais surtout parce que, comme notre pomme grise, elle se conserve longtemps saine et bonne. Avec des soins ordinaires, ces pommes se gardent ainsi jusqu’au mois de juin. Cependant, elles disparaissent aujourd’hui peu à peu de nos vergers modernes pour faire place à des espèces qui nous viennent des Etats-Unis. D’ailleurs, la vie de l’arbre spécial qui produit le *bourassu* n’est généralement pas d’une longue durée sous l’influence de notre climat. C’est pourquoi, il est désirable que nous recrutions nos vergers de plant indigène, parce que, nés et formés primitivement sous l’influence de